

théâtre

théâtre de poche : *je suis* de Tatiana Frolova

Mémoire en sursis

Le Poche, dont la programmation 2013-2014 est remarquable d'ouverture sur le monde, reçoit du 13 novembre au 1er décembre la dernière production de l'artiste russe Tatiana Frolova. Sa troupe du théâtre КнАМ de Komsomolsk-sur-Amour – un véritable poème en soi – jouera leur dernière réflexion nommée *Je suis*, laquelle a reçu le prix de la meilleure mise en scène du concours des théâtres de la région de Khabarovsk. Histoire en apesanteur.

Chaque année, les rues de la ville de Komsomolsk, dans l'Extrême-Orient russe, s'allument pour dignement fêter la commémoration de sa construction dans les années 1930 par les « vaillants Komsomols », une organisation de jeunesse du Parti Communiste de l'Union Soviétique. Les quelques 260'000 habitants de la ville périphérique et marginale – elle est plantée à plus de 8'000 kilomètres de Moscou – célèbrent alors sa fondation héroïque et quasi mythique par la fougue haldante et idéaliste d'une jeunesse rouge animée par la foi du XX^e siècle, bâtir un monde nouveau et meilleur. Toutefois, un doute subsiste : est-ce bien là la réalité historique ou un mirage que les habitants rêverent ? La troupe du KnAM Theatre, associée à d'autres recherches d'historiens russes, entreprend alors un véritable travail d'archéologie du passé stalinien. Après avoir fouillé l'histoire de la région, les investigations exhibent une réalité très éloignée de la version officielle que les autorités martèlent année après année : Komsomolsk fut bâtie par des zeks, ces prisonniers-fantômes de l'archipel du goulag stalinien, sacrifiés sur l'autel d'une idéologie totalitaire.

Dès lors, comment comprendre cette histoire revisitée, fabriquée, trafiquée ? A quel futur sont irrémédiablement condamnés les habitants d'une ville dont le récit repose sur les sables mouvants d'un passé ainsi distordu, recomposé ? Telles sont les questions qui poussèrent Tatiana Frolova et sa compagnie à réfléchir – par le biais du théâtre documentaire notamment – aux conséquences identitaires d'une telle réécriture historique, plongeant irrémédiablement cette société dans l'ignorance d'elle-même, comme frappée d'une version sociale et communautaire de la maladie d'Alzheimer. Nous avons donc voulu recueillir l'avis de l'artiste sur ces questions souffrantes, à l'heure où la Russie du Président Vladimir Poutine ne semble pas très disposée à réintroduire de la raison historique dans cette mémoire stalinienne entretenue sous respirateur artificiel. Entretien.

Une société amnésique est-elle condamnée à reproduire les affres de son passé ?

La société, ce sont les gens. L'histoire le confirme, les grandes civilisations sont tombées à cause de l'oubli de leur propre histoire.

Le politique moderne a-t-il intérêt à transformer l'histoire en mémoire, et la mémoire en fantôme ?

Oui. Il s'agit là d'un instrument spécifique, très fin et qui passerait presque inaperçu du politique moderne, la réécriture de l'Histoire. L'histoire de la construction de notre ville, Komsomolsk-sur-Amour, le prouve. Ce n'est un secret pour personne que cette ville a été construite par des prisonniers du goulag, accusés à tort et réduits en esclavage. Mais peu de gens savent que sur le territoire de la ville se trouvaient plus d'une quarantaine de camps de concentration. Mais cette vérité-là personne ne l'affiche, elle est purement et simplement muette, et les lieux de sépulture sont aujourd'hui transformés en terrain vague ou place de jeu. Par contre la légende qui veut que la jeunesse communiste soit venue dans la Taïga et ait bâti la ville à mains nues ne fait que croître d'année en année.

Vos productions théâtrales suscitent-elles des réactions au sein de la société russe ?

Les réactions de la société russe sont suscitées par le divorce du Président ou encore la hausse des prix, car la société en Russie est formée sous l'influence de la télévision, entièrement soumise au pouvoir. Notre théâtre est trop petit et se trouve beaucoup trop loin de Moscou, on ne peut parler que de notre public, celui qui vient à nos spectacles. Oui, ils réagissent. On nous dit souvent que nous sommes courageux et on nous envie cette liberté de dire tout ce que nous pensons. Il nous semble que l'influence de notre théâtre sur les gens, sur la partie des gens qui réfléchissent, est forte, mais on ne peut pas le dire avec certitude. Depuis peu, nous avons arrêté de nous en préoccuper. En Russie il y a un dicton : «*Fait ce que tu dois faire et arrivera ce qui arrivera*. Nous



«*Je suis*» © Smirnov

faisons, mais ne nous préoccupons pas de l'influence que ça pourrait avoir. Mais il existe tout de même quelques signes de l'influence qu'exerce le théâtre sur les esprits. Pendant le temps de l'élaboration du spectacle *Je suis*, j'ai été appelée pour être questionnée par le comité d'inspection. C'était très effrayant et j'avais peur que nous n'arrivions pas jusqu'à la première. Mais nous y sommes arrivés et mieux encore, le spectacle a été nommé meilleur spectacle de l'année au Prix annuel du Théâtre. Cela signifie qu'il y a bien des gens (au sein du pouvoir et des professionnels du théâtre) qui ont été influencés par notre travail.

Le théâtre documentaire vous semble-t-il le meilleur média pour traiter des sujets de société ?

J'aimerais beaucoup pouvoir répondre "oui", mais ce ne serait pas vrai. Le théâtre documentaire peut être vu comme une sorte de média, mais seulement du point de vue de l'art. L'art parle en images et c'est sa force. Les médias ne sont qu'une source d'information. Nous faisons se rejoindre l'information et l'image et grâce à cela l'information devient vivante, personnelle, elle vous touche et vous oblige à agir.

Ces paroles de vérité semblent bien décrire les contours d'un phénomène global à l'œuvre dans nos sociétés contemporaines, lequel de manière lente détruit la réalité du passé tel qu'il s'est déroulé pour en produire un ersatz de mirage mémoriel, marécage recomposé, orienté, étrangement étranger. Cette volonté de réécriture mémorielle, intronisée mémoire officielle indiscutable par les politiques, projette la réalité hors d'une histoire ainsi subjuguée. Ce travail conscient de fossoyeur du passé a débüté dans les années 1980 et s'est ensuite imposé par l'entremise de l'urgence fiévreuse de ce qu'on pourrait nommer l'ère des commémorations, inondant d'oubli la moindre des traces de notre passé.

Si *Je suis* peut se conjuguer au pluriel, alors Nous sommes sûrement capables d'entendre ce signal d'alarme lancé par cette artiste exceptionnelle, venue des marges pour nous faire réfléchir à une problématique essentielle de notre temps.

Propos recueillis par Christophe Rime, et traduits par les services du Poche